Carnet Carnavalesque.

Dates des bals de la saison :

Obéron, 30 janvier.
Atlantéens, 4 février.
Momus, 6 février.
Protée, 10 février.
Rex, 11 février.
Comus, 11 février.

TEMPERATURE

Du 28 janvier 1902.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	44	7
Midi.....	50	10
3 P. M.....	50	10
6 P. M.....	52	11

Petite Querelle d'Anglais.

Souvent, soit dans les parlements, soit dans le monde diplomatique, il se passe des choses bien singulières.

Sous l'aiguillon d'intérêts qui ne sont pas toujours des plus avouables, on lance à tout hasard dans l'air des énormités telles que le lecteur ou l'auditeur en est à se demander s'il n'est pas la proie d'un affreux cauchemar, s'il a bien des oreilles pour entendre et des yeux pour voir.

Nos lecteurs se rappellent que avant la déclaration de guerre et pendant les hostilités il a couru des bruits d'intervention des puissances européennes pour prévenir la lutte ou l'arrêter dès les débuts. Vrais ou faux, ces bruits ont un instant couru les journaux d'alors ; ils ont excité bien des curiosités qui n'ont du reste pas été très satisfaites.

Ce point d'histoire n'a jamais été bien éclairci. Ce qu'il y a de bien vrai, de bien incontestable, c'est le rôle important, humanitaire, qu'a joué l'ambassadeur de France, M. Cambon, dans les négociations qui ont précédé la signature de la paix. Tout le monde a rendu hommage à l'habileté, au tact dont a fait preuve dans cette délicate affaire le représentant de la République Française.

Là-dessus, l'opinion est unanime des deux côtés de l'Atlantique. C'est sur les projets d'intervention qui ont précédé les hostilités qu'ont couru des bruits contradictoires. Ils étaient ravivés il y a quelques jours, à la Chambre des Communes, et Lord Cranborne en profitait pour insinuer qu'à un moment donné, la France s'était trouvée à la tête d'une sorte de coalition formée en vue d'arrêter la marche victorieuse de la marine et de l'armée américaines et de conserver à l'Espagne la Perle des Antilles.

Du coup, le gouvernement anglais devenait le champion des Etats-Unis contre la France transformée en ennemie de l'Union.

Voilà une révélation à laquelle on ne s'attendait guère. A défaut des glorieux souvenirs historiques et de la similitude des institutions qui unissent si étroitement les deux grandes démocraties du monde moderne, le bon sens seul suffirait pour réduire à néant cette accusation de la très aristocratique Grande-Bretagne. Avec tout le respect que cette puissance nous inspire, nous nous permettrons de dire que nous ne lui reconnaissons pas le droit de donner à la France des leçons d'américanisme.

C'est là tout simplement un comble. Que poussée par des intérêts matériels qui peuvent avoir leur légitimité, l'Angleterre cherche à se rapprocher des Etats-Unis et à fraterniser avec eux, après les avoir si longtemps opprimés, soit. Mais qu'elle le fasse aux dépens d'une amie séculaire qu'elle voudrait travestir en ennemie, c'est ce que nous n'admettrons jamais. Sa façon d'agir actuellement prouve clairement que ce qu'elle recherche, c'est moins son union avec les Etats-Unis que la désunion des deux Républiques.

LES PRIMEURS.

Les mois de janvier marque l'apparition des primeurs, des ....premières primeurs. Les haricots verts sont déjà nés. Bientôt viendront les asperges, les radis, les petits pois, etc.

Des primeurs en hiver, cela semble, au premier abord, très étonnant. Quand on y regarde de près, cela n'est pas aussi extraordinaire.

Et cela ne date pas d'aujourd'hui, mais de la fin du dix-septième siècle. En effet, c'est entre 1664 et 1668 que le célèbre jardinier La Quintinie fut appelé par Louis XIV à la direction du potager royal de Versailles. La Quintinie fut un génie dans sa spécialité : c'est lui qui créa la culture intensive.

Dès le mois de décembre 1669, il envoyait des asperges nouvelles à la table du Roi, "nouveauté que Sa Majesté regardait d'un très bon œil." En janvier suivant, La Quintinie donnait des radis roses et de belles vertes laitues; en mars, des choux-fleurs; des fraises au commencement d'avril, des petits pois en mai et des melons à la fin de juin.

L'éclairage électrique... sans fil.

On devait y arriver. Après l'application de la télégraphie sans fil, celle de l'éclairage électrique sans fil devenait imminente. C'est chose faite aujourd'hui, à Londres, où l'on vient de faire de suffisants essais sur une nouvelle lampe électrique de l'ingénieur Armstrong. Cette lampe a fourni une belle lumière sans l'aide d'aucun fil, la source d'électricité étant située à une distance de 4 à 5 milles.

L'économie du nouveau système est au moins curieuse. M. Armstrong, considérant la terre comme conducteur et comme un réservoir permanent d'électricité à la fois, s'en sert pour la réaction de l'énergie électrique en combinant ce courant de basse tension avec les décharges d'un haut potentiel d'une batterie mobile. La batterie qu'il emploie n'est que de huit volts, et le courant qu'il emploie est inférieur à un ampère.

La grotte de Napoléon.

La pose de la première pierre pour l'installation d'une grille autour de la grotte de Napoléon, a eu lieu récemment à Ajaccio.

Après la bénédiction de la pierre MM. Dominique Pugliesi-Conti, adjoint au maire, et Sanvito-Alata, conseiller municipal, ont prononcé des discours.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE CONSACRE UNE PARTIE —DE LA— JOURNEE D'HIER A visiter plusieurs de nos Institutions:

L'Hôpital des Sens, l'Asile de la Société Française, l'Ecole de l'Union Française

Et celle de la Société Française du 14 Juillet.

Partout il est accueilli de la façon la plus flatteuse, et partout aussi, il dit un mot charmant,

Qui se distingue par son à-propos et son tour spirituel.

Avant d'entamer ici le récit des faits et gestes de l'éminent personnage qui nous rend visite, comblons une lacune ou deux dans notre article d'hier, que nous avions jeté sur le papier un peu hâtivement et à une heure très avancée de la soirée, mais qui, par malheur, a été tronqué lorsque s'est faite la mise en page.

Quand on travaille comme nous, au galop de la plume, parce que l'on est talonné par l'heure, où que cela soit : salle de rédaction ou atelier typographique, il est difficile d'échapper aux imperfections, si minimes soient-elles.

Cela dit, ramenons l'ambassadeur dans la salle du banquet offert par le consul de France, M. Ambrogi, au restaurant de la Louisiane, où, au milieu de ses nombreux convives, l'ambassadeur a été, ce qu'il est d'ailleurs partout, charmant.

Répondant au consul qui lui avait porté le premier "toast", M. Cambon a dit des choses qui ont été un aussi délicieux régal pour ses auditeurs, que les mets succulents et les vins généreux de la table l'avaient été pour les festineurs. Il n'est pas de meilleur pendant aux coupes de champagne, qu'un esprit fin; lui aussi a sa griserie, mais celle-ci n'a pas les désagréables suites de l'autre. Le vin que nous a fait déguster l'ambassadeur venait du bon tonneau, d'un crû exquis par son bouquet, par son montant.

Le banquet a fait honneur à M. Ambrogi qui, par son ordonnance, nous a prouvé une fois de plus qu'il est homme de goût, ne dédaignant pas le détail de l'ornementation d'une table, s'il a cure de son somptueux approvisionnement.

Les invités de M. Ambrogi étaient: L'Ambassadeur, M. Cambon, M. de Faramond, son attaché-naval ; M. le Commandant Houette, M. Paul Capdevielle, maire, le Docteur Jean, MM. Delahet, Rigal, Thomine, Lieutenants de vaisseau ; MM. D. A. Chaffaix, A. Fortier, le juge Rost, A. Breton, d'Orgeval, L. M. Brunswig, B. Rouen, C. Jaubert, J. M. Vegnole, Docteur de Roaldès, Docteur Larue, St. Martin, P. A. Lelong, Charles Claiborne, J. Buddecke, C. Andrée, Charles Théard, H. Damiens, A. Capdevielle.

L'orchestre qui a si brillamment exécuté plusieurs airs patriotiques dimanche dernier à la réception de l'ambassadeur, était dirigé par M. Moreau, second chef d'orchestre de l'Opéra.

M. Moreau avait gracieusement mis son talent au service de l'Athénée Louisianais.

La journée d'hier.

A L'HÔPITAL DES SENS.

L'Ambassadeur a visité hier l'intéressant hôpital, où se traitent tout spécialement les maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Le Dr A. W. de Roaldès lui a été un guide compétent et fort disert.

Cette visite ne pouvait être faite sous une meilleure égide : n'est-il pas le fondateur et le chirurgien en chef de cet utile établissement ?

Etaient présents les directeurs des divers services, les membres du Bureau, les chirurgiens, et un nombre fort respectable de Franco-Louisianais et de Français distingués. Citons, au hasard, M. Bouxmann, la basse sympathique de l'Opéra français ; M. Breton, l'imprésario de ce théâtre si goûté des délicats et des amateurs de musique ; le Dr Jean, chirurgien en chef du vaisseau-école le "Duguay-Trouin," etc., etc.

M. le président Barker et M. Jauquet, commis principal attaché à cette fondation, ont aidé le Dr Roaldès à faire les honneurs de l'hôpital à ses hôtes, en entretenant M. de Faramond, attaché d'ambassade et M. Ambrogi, le si accueillant consul français, qui se multiplie en la circonstance et montre une ardeur toute juvénile.

Les aimables visiteurs sont arrivés ponctuellement à l'heure indiquée, prouvant que l'exactitude est la politesse des fonctionnaires de la troisième république, tout comme elle est celle des rois. M. Ambrogi accompagnait l'ambassadeur de France et M. de Faramond; et les officiers et les fonctionnaires de l'hôpital ont tenu à honneur de recevoir dignement les hôtes éminents qui donnaient une marque réelle d'intérêt à la charitable entreprise dont le succès s'affirme tous les jours de plus en plus. La visite de ces messieurs sera certainement pour les administrateurs de l'institution un encouragement et un stimulant à leur zèle.

Les travaux et les opérations chirurgicales qui sont du domaine de cet hôpital, ont été exhibés et décrits par le Dr. de Roaldès lui-même. Les différents départements étaient bondés de patients, comme cela a lieu quotidiennement tous les matins ; le nombre en pouvait être évalué à 150 ou 175.

La très sérieuse tournée d'inspection a été close par la visite complète de l'immeuble. Puis, M. le Dr de Roaldes, en son nom et en celui des Directeurs, a rempli les devoirs de l'hospitalité en portant dans le salon de la Direction, un toast à M. Jules Cambon, toast auquel tous les assistants ont fait honneur. C'est autour de la vieille table historique, placée dans cette pièce, que les Commissaires de l'Exposition de la Nouvelle-Orléans, en 1884, tinrent d'utiles et nombreuses séances.

Et comme M. l'ambassadeur a tenu à ne pas rester en reste avec son aimable et savant guide, il a su trouver, facilement et sans effort, la note juste, pour remercier le Dr de Roaldès, avec la gracieuse courtoisie française, laquelle permet toujours de moissonner, au lieu de glaner, quand on la possède, comme nous l'a prouvé, en maintes occasions, M. Cambon. Très touché et fort ému de la bienveillance témoignée, le Dr de Roaldès a improvisé le petit discours suivant, entouré de son personnel, de ses collègues, de ses hôtes ; nous en reproduisons *grosso modo*, les points principaux :

Le temps passe rapidement, et l'heure m'oblige à ne par m'étendre trop longuement, M. l'Ambassadeur. Pour vous renseigner plus complètement et plus exactement aussi, je vous prie de me permettre de mettre, sous les yeux de Votre Excellence, le dernier de nos rapports annuels. Ces fascicules plaideront en faveur de nos efforts mieux que je ne saurais le faire. Il est donc superflu que je vous fasse l'historique de la fondation et du développement qu'a pris notre œuvre. Son grand succès est surtout dû à la générosité des Néo-Orléanais, au dévouement et à la philanthropie de nos bienfaiteurs, et à l'abnégation de mon état-major, zélé autant que dévoué.

Ce que je tiens à faire devant tous, et surtout en votre présence, M. le représentant de la France, c'est remercier ceux qui ont ouvert leur bourse toute grande pour venir en aide aux pauvres, aux déshérités. En notre nom à tous je remercie, du fond du cœur, ceux qui nous ont fait l'insigne honneur de nous apporter, par leur présence, sans aucune sollicitation de notre part, l'encouragement dont nous avons quelquefois besoin. Merci d'avoir, monsieur l'ambassadeur, de votre plein gré, manifesté le désir de vous arrêter quelques instants chez nous, alors que vous alliez donner une marque de considération et de sympathie aux Ecoles et aux Institutions françaises de la Nouvelle-Orléans.

Avant tout, cependant, je tiens à appeler votre attention sur deux faits qui prouvent, dans l'histoire de la fondation et du développement de cette Institution, que nulle tentative charitable, nulle occasion de prouver de la générosité, qu'elle doive ou non recevoir la récompense de son concours, — ne passe inaperçue devant la merveilleuse activité que montre partout l'initiative française. Regardez la plaque commémorative où sont inscrits les noms de nos donateurs—vous y lirez ceux de la Société de Bienfaisance de d'Assistance mutuelle de la Nouvelle-Orléans, représentée ici par M. J. M. Vergnole. Votre orgueil patriotique apprendra, avec une légitime fierté et une véritable satisfaction, que, chaque année, la troupe artistique de l'Opéra français se met tout entière, gracieusement, à notre disposition, pour combler notre déficit. Inutile d'ajouter que cette pléiade d'artistes nous assure ainsi une salle comble. Cela nous permet de faire de temps en temps des améliorations ou des dépenses utiles. Croyez que nous ne sommes pas oublieux : notre gratitude est, depuis nos débuts, acquise à la troupe de l'Opéra français, qui ne nous a jamais oubliés. Il est constaté que notre hôpital donne annuellement ses soins à environ 1200 Français des deux sexes, d'après nos registres.

En terminant son speech, M. de Roaldès présente ses remerciements à M. l'ambassadeur, lui souhaitant une carrière digne de son mérite et des brillants succès qu'il a obtenus jusqu'ici ; ajoutant que, toutefois, il serait personnellement heureux de recevoir encore une visite qui a laissé à tous un souvenir inoubliable.

En quittant l'Hôpital des Sens, l'ambassadeur s'est laissé conduire à l'Asile de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, cette société, la plus ancienne de toutes, et qui a pour président un des hommes les plus estimés de la colonie française, M. J. M. Vergnole.

En parcourant l'infirmerie de l'institution, M. Cambon y a vu trois marins du Duguay-Trouin et il n'a pas hésité à féliciter M. Vergnole de cette façon de comprendre, de distribuer la bienfaisance.

Grande doit être la consolation de ces malheureux d'avoir trouvé ici des nationaux qui leur témoignent un touchant intérêt, qui les entourent de soins.

La tournée d'inspection terminée, on s'est rendu dans la salle de réception, et là M. Vergnole dont on connait la parfaite courtoisie, la grande correction en tout, a dit à l'ambassadeur en termes flatteurs, le plaisir que lui causait et causait à ses co-sociétaires sa toute aimable visite. M. Cambon a répondu fort gracieusement, et a bu à la prospérité de l'institution.

A onze heures, l'ambassadeur se rendait au local de la société de l'Union Française, et y trouvait une vingtaine de messieurs environ, tous officiers et membres de la société. Après un échange de compliments d'usage, M. Cambon était conduit par le très sympathique président de la société, M. Clément Jaubert, dans une salle du rez-de-chaussée où se trouvaient réunies toutes les élèves de l'institution. La directrice, Mlle Marie Reynes, a entouré le visiteur des égards dûs à sa haute qualité, et lui a offert un fauteuil. Autour de l'ambassadeur sont venus se grouper en demi-cercle derrière lui, les messieurs qui étaient de cette petite fête d'un caractère tout intime. Alors a vons-nous assisté à une touchante cérémonie. Une fillette haute comme une botte, la petite Julie Chaignand s'est approchée de l'Ambassadeur et lui a récité avec un naturel charmant, le compliment de circonstance que voici :

Excellence,

J'ai l'honneur d'être choisie pour vous souhaiter la bienvenue, et vous assurer de notre respect et de notre vénération pour le drapeau de la France, dont vous êtes le digne représentant.

Votre visite dans la ville du Croissant restera longtemps parmi nos souvenirs les plus heureux. Tout Français s'honore, à juste titre, de se placer sous votre bannière et de saluer en vous, non seulement, le talent, le génie; mais encore la courtoisie, la galanterie françaises qui vous ont gagné tous les cœurs.

Grâce à l'habileté et au dévouement patriotique de directeurs zélés, nous recevons une éducation vraiment française, qui gravera dans nos cœurs l'amour de la patrie.

Veuillez, Excellence, accepter nos vœux les plus ardents pour la prospérité de la France. Qu'elle reste toujours le foyer de la science, prêt à répandre ses lumières sur tous les points du globe !

Une seconde fillette, un peu plus grandette que la première, Adèle Raynal, est ensuite venue dire avec une sentiment pénétrant, une élégie de Soumet : "La Pauvre Fille"; et enfin une troisième enfant, Olga Pascal, a clos la partie déclamatoire de la séance, par un compliment fort bien tourné, ainsi conçu :

Excellence,

Au nom des Américains, des Louisianais, en particulier, qu'il me soit permis de vous souhaiter aussi la bienvenue dans notre ville. Nous sommes heureux et fiers de vous compter au nombre de nos hôtes les plus distingués, et de vous témoigner, Excellence, notre reconnaissance, pour les services signalés que vous avez rendus à notre pays dans la grave question du protocole.

Tout en nous rangeant sous le drapeau étoilé, nous conservons dans nos cœurs une affection toute filiale à la terre de nos ancêtres.

Au nom aussi des Louisianais de descendance française, nous tenons à remercier le professeur Alcée Fortier dont les efforts toujours renouvelés ont grandement contribué au maintien de la poétique et riche langue française.

Que toujours l'amitié de Lafayette et de Washington se retrouve dans le cœur de tout Américain, tel est notre vœu le plus cher.

L'ambassadeur qui avait écouté avec une attention soutenue les trois bambines, allait se lever pour, à son tour, leur dire quelque chose, quand vers lui se sont avancées les petites *Misses* Victoria Garsaud et Jennie Hincks, et avec une grâce extrême—la grâce, à l'Union Française, n'attend pas le nombre des années—lui ont offert, l'une un porte feuille ; l'autre un bouquet.

M. Cambon, dont la nature est trop délicate pour rester insensible à un tel procédé s'est alors levé, et dans le plus délicieux des langages il a dit aux enfants qu'il avait devant lui, combien il était touché, remué de l'accueil dont il était l'objet. J'ai été heureux d'entendre tomber des lèvres de l'une de vous, le nom de M. Fortier. Vous avez raison de tenir cette homme en la plus haute estime, car à l'avancement, aux progrès de l'Education, il travaille avec un zèle, un amour dignes d'éloges.

M. Cambon venait de quitter la salle d'études et avait fait quelques mètres à peine dans la direction du salon de réception, quand il se souvint qu'il avait omis de donner congé aux élèves. Ce fut pour lui l'affaire d'une minute de se retrouver au milieu des enfants et de leur annoncer deux jours de vacances.

De retour au salon de réception, l'Ambassadeur a été invité à vider une coupe, non cependant avant que le président de l'Union Française, M. Clément Jaubert, lui eut adressé quelques paroles d'usage.

M. Jaubert a parlé en termes émus de l'œuvre aux destinées de laquelle il préside avec tant de compétence, tant de dévouement; il s'est exprimé ainsi :

Monsieur l'Ambassadeur,

C'est un grand honneur pour l'Union Française d'avoir aujourd'hui la visite d'une personnalité aussi distinguée que la vôtre. J'en suis très ému et très timide. J'essaierai, cependant, de vous faire un court aperçu historique de la société dont vous voyez ici plusieurs directeurs et membres actifs.

L'Union Française a été fondée en 1872, par les Français pour constituer un lien fraternel entre eux et leurs descendants, ainsi que pour aider et secourir les nécessiteux.

Une école du soir pour enseigner l'anglais aux immigrants fut fondée, et après quelques années d'un succès minime, l'école fut transformée en école de garçons où le français et l'anglais étaient enseignés au même titre. Plus tard, nouvelle transformation; cette fois-ci, en école de filles. En faisant ce dernier changement, M. François Tujague s'appuyait sur cette idée qu'il a toujours propagée : c'est que c'est par la femme que se perpétue notre langue en Louisiane et au Canada. C'est la mère qui apprend les premiers mots à l'enfant, et le babil se transforme ensuite en cette si jolie, si douce, si claire langue française que beaucoup de créoles parlent même mieux que beaucoup d'entre nous, Français provinciaux, dont l'accent nous reste, et je suis du nombre.

Nous maintenons donc cette école que vous venez de voir, un peu aidés par le gouvernement français duquel notre consul a obtenu une allocation de six cents francs, un peu par l'Alliance française, et le reste par quotités de nos membres, et par une fête annuelle.

Nous regrettons de n'avoir un plus grand nombre d'élèves, ce qui ne veut pas dire que le français soit tout à fait négligé à la Nouvelle-Orléans, non; car nous avons les couvents des Ursulines, du Sacré-Cœur, de St-Joseph, et autres, ainsi qu'un grand nombre d'écoles privées où le français est enseigné aux jeunes filles, assez bien, pour que les officiers et aspirants du Duguay-Trouin puissent se croire, dans leur léger flirtage, aux bords de la Seine au lieu du père des eaux, le Mississipi.

En 1878 la Nouvelle-Orléans fut visitée par une terrible épidémie de fièvre jaune ; c'est alors que François Tujague, cet homme de talent et de cœur comme à si bien dit M. Charles Théard l'autre soir, se multiplia en labeurs et par ses chaleureux appels dans le "Courrier des Etats-Unis" parvint à émouvoir nos compatriotes du Nord et de l'Est, et fit dénouer les bourses des Français plus fortunés pour venir en aide à leurs frères du Sud, si douloureusement éprouvés par la fièvre jaune.

Environ douze à quinze mille dollars furent reçus par l'entremise du "Courier des Etats-Unis," de New York ; sans compter les sommes versées des campagnes environnantes que notre vénéré journal l'Abeille de la Nouvelle-Orléans avait su attendrir sur notre malheureux sort momentané.

L'épidémie terminée, il resta un reliquat d'environ trois mille dollars qui forma le noyau qui servit à l'achat de l'immeuble dans lequel nous sommes en ce moment, et dans lequel l'Athénée Louisianais trouve l'hospitalité, formant ainsi plusieurs membres d'une famille pour la propagation et le maintien de la langue française en Louisiane.

Nous suivons le sillon tracé par nos aînés en continuant à venir en aide aux vieillards, aux veuves, aux orphelins et aux nécessiteux de passage à la Nlle-Orléans.

Notre société, je suis heureux de le dire, n'est pas seulement composée de Français: nous avons aussi des Franco-Louisianais dont plusieurs ici présents veulent bien nous aider dans notre œuvre si méritoire.

En finissant, Monsieur l'Ambassadeur, mon souvenir se reporte à celui qui a tant fait pour l'Union Française, à cet homme de bien, à ce chaud patriote, François Tujague, dont le talent, la bonté, l'amabilité ne seront pas oubliés par la génération actuelle. François Tujague était aussi bien connu par son talent d'écrivain amateur, sur les rives du St-Laurent que sur celles du Mississipi où il a tant contribué à faire aimer notre chère France. Il avait le défaut, et celui-là au plus haut point, dont vous nous avez accusés l'autre soir, ce défaut qu'ont tous les Français, celui de vouloir se faire aimer, non pour lui peut-être, mais pour la France que nous aimons tous, nous Français en Amérique.

La Louisiane est pour nous une seconde patrie: nous retrouvons ici nos traditions, nos mœurs, notre langue et de si séduisantes créoles qui sont cause de notre infidélité à notre chère France: car en nous mariant, nous formons souche et abandonnons l'idée de retour; mais nous vous promettons, monsieur l'ambassadeur, d'inculquer à nos enfants l'amour de notre mère-patrie, sa langue, son histoire, tout en tâchant d'en faire de dignes citoyens de cette grande république sœur, des Etats-Unis, afin qu'ils aient, eux, pour seconde patrie, la France que vous représentez si dignement.

Monsieur l'ambassadeur, je bois à votre santé, à votre personnalité si fine, si charmante, si sympathique qui nous a tous captivés dans votre trop court séjour à la Nouvelle-Orléans.

M. Cambon a répondu de très heureuse façon, félicitant les membres de l'Union des efforts auxquels ils se livrent pour garder en honneur ici la langue française. Il est bon, il est honorable que ceux de ces membres qui sont venus demeurer en Louisiane et y ont fait souche, parlent à leurs enfants de la France, la leur fassent aimer.

A la réception, assistaient MM.: F. Ambrogi, De Faramond, Dr Jean, du Duguay Trouin, F. Larue, F. Jaubert, présidents honoraires; Clément Jaubert, président: A. Dagoret, 1er vice-président: P. Bordenave, 2me vice-président; A. Castel, trésorier; Paul Vaudenborre, secrétaire. Directeurs: F. Sumely, Alcée Fortier, A. Breton, F. A. Brunet, B. Simon. Directeurs honoraires: Jean Senac, E. Pons, Georges Damiens. Invités: J. M. Vergnole, Armand Capdevielle.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 47 Commencé le 3 décembre 1901

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

DEUXIÈME PARTIE.

CŒURS EN DETRESSE.

XV

L'ATTENTAT.

Suite.

—Mon œuvre d'hier et de la nuit ! répondit fièrement Faramont.

—Serait-ce déjà ? .... interrogea fiévreusement d'Aublincourt.

—Oui, chef. C'est l'engin. Il est prêt, et torché, je ne vous dis que ça !....

—Mes compliments. Tu n'as pas perdu ton temps.

—Non. Car je crois avoir réussi.

Chez Monsignor, tout le monde était réuni, cette fois encore à l'exception de la Môme Champignon.

—Elle est toujours malade, dit l'Espagnol, à une question de Misériès qui haussa les épaules.

Pour lui, cette indisposition persistante n'était qu'un prétexte à l'éviter. Aussi répondit-il à cette tactique en se désintéressant complètement de sa maîtresse.

Plaçant son paquet sur une table, la Mort aux Allumettes se mit en devoir de montrer l'engin en accompagnant l'exhibition de parenthèses explicatives.

—Voilà !..... L'appareil est simple. Un gros tube de métal rempli d'oxylo-chlorite fabriqué suivant la formule ; il en est bourré....Puis, je l'ai fermé sans oublier d'y adapter une mèche, comme pour le petit bijou d'avant-hier....C'est le même mécanisme, mais ça fera plus d'effet !....

Il rit encore, avec un satisfaction complaisante.

— Quand expérimentera-t-on la bombe nouveau modèle ? interrogea le Vieux-Polonais.

—Il ne faut pas que ça traine, observa Monsignor, aussi impatient maintenant qu'il avait été hésitant l'autre jour. Il est temps de faire un coup sérieux..

— Quelque chose d'attaque, ajouta Coule-Toujours.

—Cela ne tardera pas ! affirma Misériès.

—Vous avez trouvé l'emploi de mon outil ? questionna Faramont.

—Oui. Ecoutez.

Et, dépliant un journal, il lut :

"Demain soir, dans la salle des concerts de la rue de la Pépinière, aura lieu la soirée organisée par notre excellent confrère Guy-Perreux, au bénéfice de Mlle Sidonie Brousquet et de son jeune frère, laissés dans le dénuement le plus absolu par la mort de leur oncle, l'encaisseur de la Banque de France, victime d'assassins inconnus.

"Le jour même de la disparition du malheureux garçon de recettes, on a volé à Mlle Brousquet toutes ses économies laborieusement amassées. L'infortunée jeune fille et son frère ont donc perdu dans une double catastrophe leur appui et leur petit avoir. Le deuil et la misère à la fois.

"Cette situation a ému M. Guy Perreux qui s'est mis aussitôt à la tête d'un mouvement de philanthropie bien française. Ses démarches lui ont assuré, pour le concert de charité qu'il organise, le concours de nos meilleurs artistes, entre autres M. Thomereau, le distingué violoniste, et Mme Thomereau, l'illustre cantatrice, la triomphatrice des grandes auditions parisiennes.

"La représentation de demain sera un succès et une bonne œuvre. Nous en félicitons d'avance l'organisateur et surtout les bénéficiaires, dont le malheur a éveillé un écho sympathique dans tous les cœurs charitables."

—Avez vous compris ? demanda l'anarchiste en chef en déposant son journal.

—Oui, dit Monsignor....Voilà une magnifique occasion.

—Nous les ferons sauter, ces philanthropes ! fit Misériès en ricanant.

— Quelle salade, messieurs ! brama Megot.

—Enfin, êtes-vous d'accord pour demain, compagnons ? demanda Raymond, pressé d'aboutir.

—Certainement....Oui..... Oui !....

—Eh bien ! rendez vous général ici, à six heures au plus tard. Départ à six heures et demie. Il y a un estaminet dans les parages de la salle de concert en question, près de Saint-Augustin. Nous pourrons "reconnaître les lieux", examiner les abords du local et choisir l'endroit favorable. Nous mangerons là, avant l'affaire.

—Pas mal combiné ! dit l'ex-contrebandier de Boncourt.

—Le chef est un génie ! s'exclama la Boscotte.

* * *

La salle de concert était absolument comble.

A Paris, les manifestations mondaines de bienfaisance réussissent admirablement. Les heureux de la capitale distraient volontiers une large part de leur superflurs pour venir en aide aux grandes infortunes.

C'est l'honneur de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie parisiennes. D'ailleurs, en France, la belle devise du poète latin est toujours vraie :

"Je suis homme, et rien de ce qui touche aux hommes ne m'est étranger."

En outre, dans l'occurence, un programme de valeur s'offrait à l'attention des souscripteurs de places. Des noms exceptionnels brillaient en vedette sur l'affiche, et le choix des numéros offrait le plus vif intérêt.

On aurait donc le double plaisir d'assister à une soirée digne des meilleurs dilettantes et de contribuer à une bonne action.

Le grand attrait de la séance était le concours que lui prêtaient M. et Mme Thomereau.

L'éminent violoniste français, l'ami de Jacques Chavenière—au mariage duquel il s'était fait entendre, on s'en souvient, à Saint-Germain-l'Auxerrois—était alors dans tout l'épanouissement de son merveilleux talent.

Il venait de rentrer, quelques semaines auparavant, d'une tournée triomphale à l'étranger. Au cours de ce voyage, il avait épousé la célèbre cantatrice italienne, Lydia Carlotti.

Celle ci, tout récemment engagée à l'Opéra à des conditions splendides, était une exquise jeune femme, pleine de charme et de grâce, et si l'on comparait son mari au grand Paganini, on saluait en elle la digne héritière de la Malibran et de Pauline Garcia.

Le jeune couple s'adorait. Il était de toutes les fêtes, de toutes les réceptions mondaines. Partout adulés, Thomereau et Lydia vivaient dans une atmosphère d'universelles sympathies.

Ce soir-là, leurs amis, très nombreux dans la brillante assistance,—où M. et Mme Chavenière figuraient au premier rang,—se préparaient à les acclamer chaleureusement, comme chaque fois qu'ils paraissaient ensemble, depuis leur union, devant le public parisien.

* * *

Tandis que, sous le rayonnement du lustre, les toilettes resplendissaient et que rutilaient les bijoux, en bas, dans l'ombre, la bande sinistre préparait l'attentat.

Il était neuf heures. Raymond d'Aublincourt choisissait dehors, tout près de la salle de concert, l'emplacement de l'engin Il venait de voir entrer dans la salle Jacques et sa femme.

—Cette fois-ci, pensa-t-il, ils ne m'échapperont pas ! Elle périra, —mais avec lui....

Les anarchistes, en attendant les derniers ordres de leur chef, prenaient tranquillement leur café dans le bar louche indiqué par Misériès.

—Ça doit être commencé, dit Mégot en allumant son deuxième cigare. Mais ne nous pressons pas....Quand le chef reviendra, il sera bien assez tôt d'avaler la dernière gorgée pour prendre la surrincette.

Il continuèrent donc à donner de copieuses accolades aux carafons de liqueurs.

— Dommage que la Môme-Champignon ne soit pas ici, déclara Coule Toujours.

—Peuh ! déclara Faramont... Assez de femmes comme cela !

La Banban et la Boscotte s'étaient confectionné chacune un brûlot qu'elles arrosaient fortement de rhum.

Vers dix heures, Misériès revint près des compagnons.

—Tout va bien, dit-il à voix basse. La nuit est obscure. On ne nous verra pas.....Un vrai temps sur commande.

—La fatalité nous protège, fit sentencieusement l'Espagnol.

—Allons-y, alors, dit Faramont. L'engin danse sous mon